David Lepoutre, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*

Paris, Éditions Odile Jacob, 1997, 362 p., bibl., ill.

Claudia Fonseca

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/6540>

DOI : 10.4000/lhomme.6540

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 433-435

ISBN : 2-7132-1386-X

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Claudia Fonseca, « David Lepoutre, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages* », *L'Homme* [En ligne], 158-159 | avril-septembre 2001, mis en ligne le 25 mai 2007, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/6540> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.6540>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

David Lepoutre, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*

Paris, Éditions Odile Jacob, 1997, 362 p., bibl., ill.

Claudia Fonseca

- 1 LE LIVRE de David Lepoutre fournit la preuve que l'enquête ethnographique – cette méthode selon laquelle le chercheur passe par l'immersion totale dans la culture qu'il étudie – a encore des bijoux à nous offrir. Même, ou peut-être surtout, au sein de la société complexe, à savoir celle à laquelle appartient le chercheur, le « regard éloigné » de l'ethnologue permet d'entrevoir des comportements, pratiques et langages normalement passés sous silence dans les médias et les traités scientifiques. Pour voyager vers l'exotique, Lepoutre n'a qu'un pas à faire entre son quartier parisien de « cheuri » (terme verlan employé par ses jeunes informateurs pour désigner les « riches ») et la cité des Quatre Mille à la Courneuve, dans la banlieue nord parisienne. Enseignant ostensiblement le « céfran » dans une école où les élèves, originaires du Maghreb et d'Afrique noire, sont quatre fois plus nombreux que les Français de souche, étranger au lieu, il cherche à diminuer la distance en s'installant dans un logement de la cité. Cependant, « l'autre » qu'il cherche à cerner est encore plus difficile à appréhender. Il s'agit d'enfants de dix à seize ans – des « indigènes » peu commodes qui, barricadés derrière les murs presque impénétrables de l'âge, n'accepteront jamais totalement le chercheur comme un des leurs. C'est justement pour s'être heurté à leurs formes violentes de sociabilité, pour s'être trouvé dépourvu devant les performances linguistiques de ces pré-adolescents, que l'auteur a relevé le défi et choisi d'analyser la rhétorique aggressive de cet univers culturel qui n'était pas le sien.
- 2 Pour se préparer à cette tâche, Lepoutre a eu recours à une vaste bibliographie (portant sur la sociologie de la jeunesse, la violence, l'urbanisme, la sociolinguistique, le sport, le rap...) qu'il a complétée par des articles de journaux et des films abordant le sujet de la sous-culture des jeunes de la périphérie urbaine. Pour autant, le génie de ce livre n'est pas dans son érudition, mais plutôt dans l'évocation de l'expérience vécue. Bon nombre de paragraphes de l'ouvrage sont extraits du journal de terrain du chercheur qui nous restitue les personnages avec une intimité et une richesse de détails que seul rend

possible un séjour prolongé. En suivant les descriptions de scènes banales, le lecteur est amené à reconnaître les composantes de l'enjeu identitaire de ces pré-adolescents ainsi que les compétences linguistiques qui servent de support aux formes de sociabilité du groupe des pairs. Dans leurs looks particuliers – vêtements, coiffures, gestes – et leurs façon de voir les choses (dans leurs devoirs scolaires par exemple, ils attribuent une importance énorme à la guerre d'Algérie), on découvre une « ethnicité bricolée » qui mélange des éléments empruntés à la modernité à ceux du passé fantasmé des origines. On y voit la construction sociale de la masculinité à travers les tannées rituelles d'accueil, les rixes entre élèves dans la salle de classe et les batailles rangées, devant une nombreuse assistance, à la sortie d'école (les types de confrontation sont légion et l'auteur les passe en revue un par un). Les illustrations – dessins d'écoliers, billets doux interceptés par le prof, et même poissons d'avril – expriment graphiquement la gamme d'émotions qui sous-tendent ces échanges. Lepoutre accompagne également les pas de ces jeunes hors de l'école en suivant leurs bandes devant les immeubles, leurs sorties au centre-ville, leur fréquentation des clubs de boxe thaïlandaise et de judo... Nous nous familiarisons avec la « dureté » des attitudes (la dégradation des lieux, l'apparente indifférence à la douleur d'autrui), mais aussi avec les attaches émotionnelles au territoire, les rites de solidarité et l'étonnante interconnaissance du lieu : appelés à débiter le nom de tous ceux qu'ils connaissent dans la cité, certains d'entre eux arrivent à citer, parmi leurs parents, amis et simples connaissances, plus de mille personnes. Le chercheur décrit les étapes de son initiation au langage des « keumés de la téci » (mecs de la cité). On le voit insulté, vanné, « mis à l'amende » (dominé dans les joutes oratoires). Il subit régulièrement « l'affichage » (offense qui consiste à crier haut et fort le nom de quelqu'un dans la rue). En devenant lui-même personnage de cette histoire, Lepoutre donne à voir comment la culture de ces jeunes s'affirme dans la confrontation routinière avec les adultes et les représentants des classes aisées. De nombreuses anecdotes mettent en scène l'institution scolaire – ce lieu de sociabilité privilégié, où dans les espaces interstitiels se développe un mode de relation adolescent « autonome », en dehors de toute supervision adulte. Les différentes tentatives, souvent malencontreuses, des enseignants pour remplir leur rôle – leurs frustrations et leurs débordements – sont aussi présentées, non sans sympathie, à la lumière de ce contexte contradictoire. N'étant guère préparés à lutter contre la violence collective et valorisée par leurs élèves, ces professeurs doivent souvent laisser de côté l'enseignement proprement dit et se contenter de leur fonction de socialisation normative.

- 3 Étant donné le contexte, on comprend que Lepoutre ait construit son objet d'étude de façon à trouver une forme de communication plus humaine, et peut-être plus efficace, avec ses élèves. On comprend également pourquoi la logique spécifique de la violence – lieu de théâtre ludique autant que de haine meurtrière – l'intéresse plus que ses causes. Et, en effet, grâce aux détails ethnographiques, le lecteur est conduit à découvrir l'aspect codifié et signifiant de cette « violence cultivée » qui gère la sociabilité des lieux publics. Du coup – et c'est là le hic de l'histoire –, l'auteur rend ce monde compréhensible, voir même tolérable, en le décrivant comme une phase circonscrite de la vie. Il insiste sur le fait que la grande majorité des jeunes qu'il étudie ne connaîtront jamais la drogue et la violence anomique de la grande délinquance – celle décrite par François Dubet¹, par exemple, ou, dans le contexte américain, par Philippe Bourgois². Au contraire, il souligne à chaque fois le caractère éphémère de cette culture des rues que les enfants laisseront tôt ou tard derrière eux pour

embrasser les goûts et les normes de la société dominante. Le « lent travail d'imprégnation des esprits opéré par les discours adultes [des enseignants surtout], de rejet systématique de toutes les conduites violentes » (p. 243) finit par rendre les élèves aptes à l'apprentissage du modèle de relations de la société globale. Cette insistance sur l'intégration sociale est bien venue dans le sens où l'auteur dissipe le stigmate qui voue au désastre tout enfant né dans la pauvreté. Elle va, de plus, à l'encontre du mythe des « cités-ghettos » et renforce la perspective, déjà élaborée par d'autres chercheurs, selon laquelle, contrairement à ce qui se passe dans les ghettos américains, les politiques sociales en France ont jusqu'à présent réussi à préserver une certaine égalité au regard des services publics, ainsi qu'une possibilité d'ascension sociale³. Cependant, à force d'insister sur le fait que l'univers qu'il décrit n'est qu'une étape de la vie, vouée à être enrayée par un désapprentissage radical, sinon ouvertement répudiée, l'auteur éveille quelques doutes. Faut-il se contenter d'une interprétation qui privilégie les différences générationnelles (« la discontinuité culturelle majeure de notre société ») au détriment d'autres différences comme, par exemple, celles de classe ? Cette culture juvénile ne favorise-t-elle pas des formes de participation à la vie sociale propres aux couches ouvrières (comme dans le cas anglais décrit par Paul Willis⁴), ou même d'exercice de la citoyenneté (les « revendications proto-politiques de dignité » suggérées par Loïc Wacquant⁵) ? En outre, la signification de ces formes de sociabilité juvénile ne changent-elles pas en fonction du contexte global ? L'intégration des jeunes est certes le résultat des efforts assidus de la socialisation scolaire, mais elle découle aussi d'un marché de l'emploi et d'une politique sociale qui créent des ouvertures pour les gens issus des couches populaires. Quelles sont donc les conséquences de l'appauvrissement des adultes de la cité et de la hausse du taux de chômage qui ont marqué ces dernières années ? On a par ailleurs des raisons de penser que les modes de sociabilité des jeunes de la cité connaîtront d'importantes transformations. D'après l'auteur, certaines dynamiques de cet univers juvénile, tels la virilité agonistique et l'accent mis sur l'honneur, sont en partie dues à la culture méditerranéenne des parents immigrés. Mais alors, qu'en sera-t-il de la prochaine génération socialisée par les enfants d'aujourd'hui, lesquels n'ont jamais connu leur pays d'origine et qui ont abandonné leurs façons de « violence cultivée » pour s'intégrer au mode de vie dominant ? David Lepoutre ne cherche pas à répondre à toutes ces questions. À l'instar de Malinowski, c'est par la description de faits banaux et de personnages en chair et en os qu'il apporte sa plus grande contribution à l'anthropologie, offrant au lecteur une voie d'accès à un univers auparavant inaccessible. Lepoutre explore pleinement la richesse de sa méthode tout en respectant les limites. Ce faisant, il suscite des inquiétudes intellectuelles plutôt qu'il ne fournit des réponses faciles. En ce sens, *Cœur de banlieue* prend place à côté des œuvres d'Ulf Hannerz, Herbert Gans et Colette Pétonnet comme un classique de l'ethnologie urbaine.

NOTES

1. François Dubet, *La Galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard, 1987.

2. Philippe Bourgois, *In Search of Respect : Selling Crack in el Bairro*, London, Cambridge University Press, 1996.
 3. Loic J. D. Wacquant, « Pour en finir avec le mythe des “cités-ghettos” », *Les Annales de la recherche urbaine*, 1992, 54 : 21-30.
 4. Paul Willis, *Learning to Labor. How Working Class Kids Get Working Class Jobs*, New York, Columbia University Press, 1981.
 5. Loic J. D. Wacquant, *op. cit.*: 29.
-

AUTEUR

CLAUDIA FONSECA

Universidade do Rio Grande do Sul, Porto Alegre, Brésil.